

Sélection Off Avignon – Chronique 4

par L'Artvues | Jul 20, 2022 | Festivals, Spectacles vivants, Théâtre | 0 commentaires



"Paying fort II" - Photo : © Hubert Amiel

La 76^e édition du Festival d'Avignon bat son plein ! Retrouvez sur notre site, notre sélection du OFF (du 7 au 30 juillet) et les spectacles du in (jusqu'au 26 juillet) pendant la durée du festival.

Paying fort II

Il y a une dizaine sur scène réunis en table ronde, Vicky, Sonia, Marc, Julie, Eden, Lena et les autres, pour la plupart travailleuses et travailleurs du sexe qui témoignent d'un quotidien fait de rapports tarifiés avec une clientèle dont ils détestent les pratiques et les lubes avec une précision clinique jamais dépourvue d'empathie. Et surtout avec une belle humanité. On pense en les regardant, en les écoutant, à ces mots de Jean Genet, poète et prostitué, qui évoquait dans son œuvre ce « monde défilant de la réhabilitation ». On sourit, on est et ce n'est pas être gay, mais pas toujours, car il y a aussi les coups et les agressions que les témoignages m'incantent pas et qui font frémir. Pas vraiment rose la condition de ces femmes et de ces hommes, leur vie de pute et leur putain de vie, pour qui la prostitution est souvent le dernier recours contre la misère, même si elle est revendiquée pour la plupart comme une décision personnelle. Un aspect sur lequel le spectacle insiste beaucoup, parfois un peu lourdement, passant à la moulinette avec des rebites quasi corporatistes les arguments des abolitionnistes de tout poil, cathos ou féministes. Ici, on est résoluement pour et on le fait savoir sans hypocrisie, avec le mérite de la franchise. Et on appelle même à la résilience. Le geste d'artiste de quarante ans, sculpture d'Edgar Degas, qui vient pointer son nez dans cette affaire avec une belle effronterie. Moment politique qui nous rappelle quand même la condition de ces danseuses dont les bourgeois de la bonne société de l'époque s'empiffraient dans les loges, en même temps que de champagne, après le spectacle. Puisqu'il est question aussi dans cette pièce du statut de la prostituée dans la cité.

Réuni autour de Jérôme De Fallois, Raven Ruell, Anne-Sophie Sterck, Wim Loris et Nicolas Marty, le collectif La Brèche s'est enlevé d'ajouter « de décollage » à ce projet de travail d'investigation puis d'écriture de plateau avec sept lauréats d'une école de théâtre pour restituer les témoignages recueillis auprès du monde de la prostitution bruxelloise. La démarche artistique de la compagnie belge se caractérise par cette recherche « au cœur des lieux de l'humanité que la société préfère ne pas questionner ». Sur scène, on entend successivement la parole des prostituées, d'associations de défense, d'une porte-parole ainsi que de policiers et de clients. L'un des ressorts dramatiques du spectacle est de nous laisser croire un instant que nous sommes en présence de professionnels du sexe avec alors qu'il s'agit de comédiens. Bien joué, à double titre ! On vous engage vivement à aller voir ce Paying for it qui vaut vraiment le coup.

Les Doms à 21h30 jusqu'au 28 juillet

L.A.

Le facteur Cheval ou le rêve d'un fou

Le détour par Hauterives et son Palais du facteur Cheval s'impose pour qui veut connaître les ressources de l'âme humaine à travers un grand œuvre qui est à la fois un stéréo soi-même, au temps ce à la mort. C'est dans cette commune de la Drôme que Ferdinand Cheval créait vers 1870, après avoir été boulanger puis ouvrier agricole, il devient facteur, métier qui supposait alors des tournées de 30 kilomètres à bicyclette dans ce territoire rural. Cheval en profite pour se livrer à de longues rêveries au cours desquelles il imagine un « palais idéal » dont il entreprend la réalisation quelques années plus tard. Il y consacre trente ans d'une vie marquée par les deuils successifs de deux épouses et de deux enfants. Au total, il passera plus de 100 000 heures sur ce chantier extraordinaire auxquelles il faut ajouter huit autres années pour édifier son propre tombeau.

Dans le jardin des Halles qu'un soleil fou commence à chauffer, une trousseau pour « folle compagnie de pierre » comme il l'appelle lui-même, Cheval parle en s'épongeant le front, habité par son rêve. Il raconte son histoire et celle de cet édifice baroque dont l'architecture s'inspire à la fois de l'Inde, de la Chine ou de la Suisse et de nombres d'autres influences découvertes alors dans des revues de l'époque. Son palais allait inspirer par la suite le mouvement surréaliste ainsi que quelques grands artistes de l'époque comme Picasso ou André Breton. Le rôle de Ferdinand Cheval est interprété par Elliot Jenicot, ex-pensionnaire de la comédie française, qui s'y est collé trois semaines auparavant après la défection de l'acteur principal. Étonnant, convaincant, transparent dans son costume des Postes, il arpente la scène du pas du paysan bien campé sur ses galoches, ferme sur ce qui le tient debout au milieu d'une vie qui n'est qu'un cortège de deuils à braver à plusieurs reprises. Peu aware diplomatiquement malgré au son du bon sens « il y a de payer pour moi et moi pour prouver que dans ma catégorie il y a aussi des hommes de génie et d'ériger », ne plus croire aux contes de fées, c'est paléner ses rêves », « on pourra me reprocher d'avoir raté mon œuvre mais pas ma vie », « les mots ne sont pas des éléments mais des missiles ». C'est de cette voix rauque contre ses pierres que Cheval va chercher dans les lils des rivières qui charment ses rêves et leur patient échafaudage.

Cet homme était plus que lui-même, il est une idée de l'inaccessible école que chantait un Jacques Brel qui l'a écouté sans doute fautive Nadine Monfils, belge elle aussi, tout comme le metteur en scène Alain Lecompt qui tire profit de décor minimal et postérieurs du jardin des Halles pour camper le chantier du palais. Au-delà du fascinant monument, qui dépasse tous les critères esthétiques, c'est avant tout la beauté intérieure du personnage dont on voit la construction ici, son lent édifice, jusqu'à l'évidence ce facteur Cheval était un homme de l'ère.

Théâtre des Halles à 11h jusqu'au 30 juillet.

L.A.

À ne pas rater

On nous dirait bien de ne pas rater le nouveau spectacle de Montpellierans de la compagnie La vaste entreprise, mais ce serait au détriment des 1536 autres que vous rateriez dans ce Off avignonnais. C'est d'ailleurs la manière du spectacle À ne pas rater qui interpelle en permanence le spectateur sur ce qu'il est en train de voir en restant dans la salle avec les deux comédiens et les deux musiciens qui cullivent autour d'eux. Quoi que, à bien y réfléchir, cela à peut-être le détour par la Patinoire d'Avignon où on ne se gèle pas vraiment, mais dont le seul nom est à lui seul rafraîchissant. D'après il est peu question dans ce spectacle écrit et joué par Nicolas Hureaux aux côtés de Sophie Lequenne « Je me demande si on ne devrait pas laisser le temps s'écouler tout seul, à laisser la pièce au vide pour que puisse le moment d'être chose, l'énergie se mousser, horizons » dit l'un des protagonistes. C'est que le texte de la pièce, proche d'un diplolement éternel dans sa grille évoquée à plusieurs reprises, quitte la forme narrative traditionnelle au profit d'une forme neutre, évocative de signifié, cela-ci étant en charge par des incrustations qui nous disent que Tokyo les derniers clients du club de strip-tease Seven Heaven tentent de coucher, qu'un éléphant à été après sur la redaction d'une note de Kiriko ou qui soulait enroulé un bon objet de spectacle au public. Pendant qu'une horloge égrène les minutes et les secondes au centre de la scène, avertissant le public de l'imminence d'un événement sous la forme d'un chapitre de ballons colorés descendant du plafond ou l'explosion de feu d'artifice. Tout cela pendant qu'un quatuor sur un nouveau de corréologique pour le plaisir au-dessus du plateau afin de suivre le temps écoulé comme sur la barre de progression d'un écran télé ou d'ordinateur.

Se situant à la croisée du spectacle vivant et des arts visuels et performatifs, À ne pas rater entend englober un syndrome de l'époque : le fomo (fear of missing out) ou sentiment permanent de rater quelque chose. Ce que le spectacle ne rate pas, c'est son objectif de faire naître la réflexion à partir d'un minimum de mots, on pense parfois à Brecht et à Sarraute, dans une digression drolatique et un travail sur le rien qui dit tout. Et qu'il est judicieux de ne pas rater.

Le Médiator, Patinoire, à 19h35 jusqu'au 26 juillet.

Et aussi

Un certain penchant pour la croûte

Malheureusement mis en scène par Pierre Nothe qui en aggrave les angles les plus tranchants. Un certain penchant pour la croûte pourrait apparaître comme un aimable vaudeville interprété par une brochette de bons acteurs s'il n'était pour servir les migrants. Un thème qui focalise toute régulièrement sous sa forme la plus tragique et son bilan de morts. Réfugié malien, Malik débarque au sein d'une famille d'accueil composée des parents Elsa et Christophe, de leur fille Ninon et de l'ainé de la mère Julien, lequel fait partie intégrante de la parenté. La belle jeunesse de l'agité au moment d'accueillir le nouvel employé se fissure peu à peu, les parents se montrant de plus en plus hostiles, n'attrapés par leurs propres délires intimes, surtout après avoir appris que Malik est porteur d'une maladie infectieuse et qu'il est par ailleurs devenu l'ainé de la fille. Rien en petits coups de théâtre, le texte de Pascal Guadet, qui joue avec le rôle de la mère, passe au crible les comportements de nos contemporains avec humour comme bouillotte. On ne s'ennuie jamais au spectacle, intelligent et au rythme enrobé, de cette famille qui se ligature progressivement sous nos yeux comme un bouillon capable au soleil en ce mois de juillet. La Solide à 19h00 jusqu'au 30 juillet.

Poster le commentaire

Votre adresse e-mail ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec *

Commentaire

Nom *

Email *

Site web

Poster le commentaire

Ce site utilise Akismet pour réduire les indésirables. En savoir plus sur comment les données de vos commentaires sont utilisées.

